

Un cas de démence sénile :
M. Jean Grave

et autres textes

(l'anarchie & l'en dehors)

Sommaire

5 : « Poubelle ! » par Mauricius

7 : « Jean Grave » par Le Photographe

8 : « Les Mangeurs d'Individualistes » par René Brochon

11 : « A propos d'une viste à M. Grave » par E. Armand

14 : « Un cas de démence sénile : Monsieur Jean Grave » (*l'en dehors*)

17 : Notes

Vivre leur vie comme ils l'entendent, voilà ce que revendiquent les anarchistes individualistes depuis la Belle Époque jusqu'à nos jours et qui a toujours irrité les anarcho-communistes.

Dans les pages des *Temps Nouveaux*, cette irritation prenait des airs de sainte inquisition, tant les accusations lancées contre les individualistes par Jean Grave étaient tissées de mensonges et confinaient au délire. Au fil des numéros de ce journal, les anarcho-individualistes se voyaient ainsi insultés de « bourgeois », de « mouchards » et carrément de « proxénètes » par « *le porte-parole du mouvement anarchiste le plus réactionnaire en France* » (L'Assoiffé).

Face aux boulets calomnieux envoyés par Jean Grave (alias « *le blond de la rue Brocca* ») et des adeptes du communisme kropotkinien, les anarchistes individualistes ne restèrent pas sans voix. Leurs ripostes étaient parfois dures, leur langage parfois sarcastique et a minima fleuri comme on le lira dans cette brochure.

Ses contre-attaques, en partie reproduites ici, furent publiés dans *l'anarchie*, journal cofondé par Albert Libertad et Anna Mahé. Les réquisitoires calomnieux des *Temps Nouveaux* sont quant à eux consultables sur des sites web et dans des centres d'archives.

En complément, on pourra lire *Les Bandits Rouges* (Editions l'Assoiffé), un petit livre qui faisait un retour sur la condamnation sans appel des illégalistes par la même team anarcho-communiste française. Errico Malatesta, qui fut pourtant un fervent opposant à la Première Guerre Mondiale (contrairement à Jean Grave et à ses quelques fidèles), se mettait presque au diapason de ces derniers pour condamner les anarchistes expropriateurs.

POUBELLE !

Jean Grave, qui a pris l'habitude de faire ses ordures hebdomadairement dans les *Temps Nouveaux*, nous accuse cette semaine, en une littérature qui, pour être fétide n'en est pas moins précise, de faire partie de la préfecture de police.

Après avoir parlé de « missionnaires » parisiens allant partout en province prêcher la cambriole, l'estampage et initiant les copains à faire descendre leurs femmes sur le trottoir, Jean Grave, qui se garde bien de donner le nom de ces missionnaires, et pour cause, n'hésite pas à écrire textuellement :

« Quant aux effets de cette propagande, ceux qui lisent les quotidiens ont pu le constater. Pour ma part, depuis deux ans, c'est au moins une demi-douzaine de fois que j'ai lu des entrefilets de ce genre :

« Hier, on a arrêté une bande d'individus que l'on soupçonnait d'avoir cambriolé un logement. Ces individus étaient les habitués du journal l'anarchie. L'un d'eux y tenait tel ou tel emploi.

« Ou bien, pour varier :

« On vient d'arrêter quelques individus que l'on soupçonnait depuis longtemps de fabriquer de la fausse monnaie. Ils ont pris le chemin du Dépôt. Tous fréquentaient assidûment le journal l'anarchie.

« J'ignore quelles étaient les grâces spéciales qui faisaient que, malgré la multiplicité de ces arrestations, on n'a jamais inquiété l'apparition de ce journal, mais ce que je sais bien, c'est que si des camarades, sortis du cercle des Temps Nouveaux avaient fourni matière à tant d'arrestations semblables, moi et Girard et les quelques autres camarades qui fréquentent le journal, n'auraient pas tardé à être compris dans les poursuites. »

Si, par grâce spéciale, *l'anarchie*, journal de cambrioleurs et de proxénètes, paraît encore, c'est à n'en pas douter, parce que le gérant et moi qui, seuls vivons au journal, avons notre carte avec l'œil. On ne saurait le dire plus explicitement.

Si ce sénile gâteux, jaloux de la vitalité et de la virilité de notre mouvement, avait un atome de bonne foi, nous pourrions lui demander le titre des articles parus ici, ou l'on fait l'apologie de l'estampage et du proxénétisme, et le nom des « missionnaires » qui vont prêcher en province, et aussi celui des orateurs « porteurs de casiers judiciaires où

florissent les attentats à la pudeur », mais ce baveur professionnel à qui, — il l'écrit lui-même — « les camarades de 1894 menaçaient de casser la gueule et de mettre le feu aux bureaux de *la Révolte* » n'est pas à une invention près.

Les grâces spéciales qui font qu'on ne perquisitionne pas à *l'anarchie* et qu'on ne nous fourre pas au bloc sont probablement qu'on n'y fabrique pas de fausse monnaie, que ni Guérin ni moi ne faisons le commerce des petites filles, et que nos compagnes ne pratiquent pas l'entôlage, mais cela c'est trop simple, il était plus journalistique de prétendre que nous étions de la rousse.

Si les grâces spéciales de la douche ne calment pas cet impuissant de sa « fielomanie » invétérée, nous avons la grâce de le prévenir que, quelque répugnante que soit celle besogne, sans autre avis préalable, nous irons lui botter les fesses, par grâce spéciale.

Mauricius

l'anarchie N°454 – Jeudi 25 décembre 1913

Jean Grave

Il n'a plus rien de l'ancien savetier, et si encore il possède une âme de gnaff rouspéteur et atrabilaire, son extérieur s'est modifié et il se présente maintenant sous les espèces d'un débonnaire patron blanchisseur.

Le rouge, à l'instar des taureaux, le met en rage, et les congressistes d'août dernier ne se rappellent pas sans une douce gaieté qu'il lacéra d'un geste violent et fougeux une affiche de cette couleur.

Pour les « copains », c'est Jean Grave le « *Deus ex machina* » de l'anarchie, dont les ouvrages indigestes sont traduits en six ou huit langues, y compris le feulah et l'esperanto.

Mais il est un Jean Grave ignoré qui, arguant des fatigues de la propagande et de l'action anarchiste (lesquelles ?) se réfugie dans le calme austère d'un délicieux et somptueux appartement, pour relire Rabelais et Armand Sylvestre, auteurs grivois, narrateurs d'histoires de fessiers, ou qui encore s'évade par les brumeux janviers vers les bords parfumés de la Riviera — (air connu).

On raconte qu'un jour, alors que devant la mer bleue, béatement affalé dans un fauteuil de paille, il songeait à son prochain chef-d'œuvre, la bonne annonça un visiteur.

— Demandez-lui son nom, dit Jupiter.

— C'est un individualiste, répondit la bonne.

Et l'histoire raconte que Jean Grave à ces mots se leva en grande fureur, ouvrit la bouche et tomba comme une masse.

Une congestion l'avait terrassé et sa tendre épouse, dame d'Outre-Manche, eut toutes les peines du monde à le disputer à la mort.

Mais ce doit-être, n'est-ce pas, quelque galéjade inventé par quelqu'un de ces salauds d'individualistes.

Le Photographe.

l'anarchie N°473

Dixième année – Jeudi 7 Mai 1914

Les Mangeurs d'Individualistes

*Car c'est très bien de faire l'apôtre,
Mais avant d'éduquer les autres
Il faut d'abord s'éduquer soi.
Et c'est parfait les syndicats.
Mais si tes fess's sont au caca
Tu auras des idées merdeuses...*

Jean RICTUS.

M. Jean Grave, homme docte et sage, unanimement respecté en la chapelle communiste, ennemi farouche de la société marâtre, mais nanti, néanmoins, d'une bedaine rondelette et d'une agréable prébende, est un des plus notoires parmi les mangeurs d'individualistes.

L'état-major qui, avec lui surveille le baromètre anarchiste à l'observatoire de la rue Broca, s'adonne, avec frénésie et conviction, au dépeçage de l'individualisme et de ses suppôts.

C'est, pour eux et pour quelques autres, un sport semblable à celui des démagogues dont l'essentielle fonction est de manger sans répit, ni trêve, du curé.

Nombreux sont ceux qui, entre autres truismes, émettent que les journaux individualistes sont les nids d'où prennent leur envol les pires thuriféraires du maquerellat, les tributaires des fonds secrets de la préfecture et les estampeurs avérés.

De bons révolutionnaires, au demeurant sincères dans leurs convictions, et d'entière bonne foi, s'accordent pour dire qu'il n'y a de vérité et d'anarchisme qu'en leur doctrine et que, hors celle-ci, tout ne peut être que bourgeoisisme ou mouchardage.

D'ailleurs le fait, pour un anarchiste communiste, d'évoluer vers un individualisme qu'il croit plus conforme à son éthique et plus idoine à satisfaire ses besoins de réalisation personnelle, suffit à lui valoir incontinent un brevet d'insincérité, voire même d'apostasie.

Encore que je ne veuille point, faute de temps et de place, m'étendre sur la vieille et jamais tarie querelle du communisme et de l'individualisme, il me semble bon, de temps à autre, d'affirmer comme on les conçoit et de les dégager de la gangue des sophismes et de lieux communs qui les entourent, *les pratiques décevantes de*

l'individualisme selon une périphrase chère à M. Jean Grave et à ceux qui lui ressemblent.

N'est-il pas choquant, sinon risible, de voir tel révolutionnaire ardent dispensant abondamment, et quelquefois même avec un souci de parade nuisible à l'idée, la parole anarchiste révolutionnaire et, par surcroît, de langue française, arroser la sécheresse de son gosier de moult rasades et vivre avec sa compagne dans les rapports d'un maître avec sa servante, ne lui accordant quelque tendresse qu'à *l'heure du berger*.

N'est-il pas grotesque de voir des pisseurs d'encre anarchiste vitupérer et protester, sans aménité, parce qu'ayant des prétentions journalistiques, l'orgueil de voir leur prose en article-leader, leur a été refusé.

N'est-il pas paradoxal de voir des gens qui, imbus du rève fraternel et pitoyable d'une humanité régénérée sont, à chaque instant, dans leur vie publique ou privée, les plus formidables égoïstes, sans que cela les empêche de stigmatiser vigoureusement, au nom du nécessaire altruisme social, contre tous ceux qui, par un égoïsme naturel, essayent de prendre possession d'eux-mêmes et de rechercher le meilleur équilibre de leur individu sans prendre souci de tous les dogmes et formes sociales, présentes ou futures.

Il est écrit dans le Nouveau Testament : « Que servirait-il à un homme de « gauger le monde, s'il perdait son âme. »

Une parodie facile, fait dire : « Que servirait-il a un homme de chercher à établir une universelle harmonie, s'il est lui-même un inéquilibré. »

Il y a certes, des apôtres qui, répudiant d'eux-mêmes toute sensibilité et refrénant tout appel aux joies de la vie jailli de leur être, vivent intensivement avec ferveur, conviction et foi pour la cause. Mais ceux-là ne sont-ils pas les plus beaux individualistes et leur apostolat n'est-il pas pour eux la source de joies profondes et de jubilations magnifiques.

Il est, d'ores et déjà, malgré l'ambiance hostile des possibilités dont celle de rechercher pour soi-même la beauté intérieure, l'expansion à ses affinités, l'ennoblissement de soi-même, si j'entends par là la castration de son être de tous le respects, de toutes les sottises ancestrales transmises à nous par nos auteurs avec leur sang.

A parler franc, je n’entrevois guère de nos jours la transformation immédiate et radicale du milieu social, et même celle-ci se ferait-elle qu’à l’aube du lendemain, désemparés et innombrables seraient ceux qui esseulés, perdus d’être sans gouverne, et grandement fâchés de ne plus trouver les abreuvoirs où ils étanchaient leurs soifs inexinguibles des liquides multicolores, rechercheraient vivement quelque houlette, sous laquelle vient se ranger quelque pontife organisateur et conservateur de l’Ordre.

N’est-il pas logique, dans ces conditions, étant devenu anarchiste, d’essayer de se réaliser dans sa meilleure expression, librement autant que faire se peut et de faire de soi une force vive à puissance esthétique et sociale.

L’individualisme n’est-il donc pas anarchiste, qui a pour but la création d’un être sain et libre, et les seuls marchands d’orviétans qui annoncent aux foules ébahies l’aube fraternelle imminente avant de leur enseigner, selon le bon Jehan Rictus :

« ... *la mystique importance,*
« ... *de se noyer le troufignon*
« ... *chaque jour de son existence... »*

détiennent-ils le monopole et la propriété exclusive de l’anarchie.

J’ai écrit ces lignes avec l’espoir de faire revenir de leur haine quelques-uns de ceux qui, franchement et aveuglément, assimilent l’individualisme à quelques piteux individualistes. Mais cet espoir, sans doute, est chimérique, car l’éreintage des individualistes est trop matière à lieux communs et à anathèmes grandiloquents et saugrenus pour être abandonné facilement.

René BROCHON

l’anarchie N° 463 – Neuvième Année – Jeudi 26 Février 1914

À propos d'une visite à M. Grave

Je rends rarement visite à M. Jean Grave. Il a fallu des circonstances réellement exceptionnelles pour que je me détermine à franchir le seuil du n°1 de la rue Broca, comme cela m'est arrivé mardi de la semaine dernière.

Voici la chose :

Dans un article des « Temps Nouveaux », daté du 18 mai, un certain Blond, revenant pour la deuxième fois sur un article que j'ai publié dans l'« anarchie » du 28 mars, intitulé « Anarchisme individualiste et poirisme... anarchique », en profitait pour tantôt insinuer et tantôt affirmer, que mon article constituait « une provocation à la trahison et à la délation », que j'étais « l'inspirateur principal » des actes de mouchardage des Granghaud et de ses imitateurs ; en fin de compte que j'avais réussi à faire de l'« anarchie » un « véritable traquenard ».

Je connais la mauvaise foi de M. Jean Grave à l'égard de tout ce qui touche de près ou de loin aux anarchistes-individualistes. Je ne m'émeus pas de cet article. Pas plus que je ne m'émeus de ce qu'on peut débiter, colporter ou marmotter par écrit ou verbalement, sur mon compte. L'article du Blond dont il s'agit est une saleté et je me moque de l'estime et de l'opinion des communistes-momies des « Temps Nouveaux » comme de celle du Saint Père. J'estime qu'il n'est qu'une réponse à faire quand on vous attaque et qu'on vous calomnie, c'est de continuer son chemin et de poursuivre son œuvre quand on en fait une. Je ne suis pas un arriviste, je ne fais pas de politique... même anarchiste, je ne suis pas non plus candidat à la sympathie universelle. Anarchiste-individualiste, c'est l'opinion que j'ai de moi qui m'intéresse et c'est à moi même, uniquement, que je demeure comptable de ma vie. Je ne veux point me placer sous l'autorité de la bonne ou de la mauvaise réputation que mes adversaires peuvent avoir de moi. Elle m'indiffère. Quiconque est bien vu de ses ennemis, ne peut avoir obtenu leur estime, j'en ai peur, que par la trahison.

* * *

Pour faire plaisir à quelques camarades, cependant, je me suis rendu chez M. Jean Grave. Je lui ai demandé s'il pouvait me fournir une preuve quelconque.

1° Que j'eus une seule accointance suspecte ;
2° Que je fus l'inspirateur occulte ou avoué d'une quelconque dénonciation ou délation ;

3° Que durant les deux ou trois jours que je passe à Paris, l'« anarchie » fut un traquenard.

Naturellement, M. Jean Grave a répondu « rien ».

J'ai continué.

J'ai demandé à ce Monsieur s'il lisait et l'« anarchie » et ce que j'écrivais.

Eh bien, j'avoue que j'ai eu pitié du vieillard. M. Grave ne lit ni l'« anarchie » ni ce que j'y écris, mais il accepte la responsabilité d'un article où ce que j'ai exposé se trouve abominablement détourné de son sens.

J'ajouterai que j'eus pitié de ce pauvre homme, parce qu'en l'entendant, une de mes illusions s'effondrait encore. — (J'eus compris une discussion sur l'article incriminé) — J'avais considéré les « Temps Nouveaux » comme une feuille sérieuse. Il paraît que c'est un canard semblable aux feuilles à scandale que les camelots crient sur les boulevards ; pourvu que ce soit dirigé contre les anarchistes individualistes, tout est bon à insérer.

J'eus compris l'attitude de M. Jean Grave, élève du Père Loriquet. Je ne la comprends pas du tout en tant que disciple des Bakounine et des Kropotkine.

Je suis en train de devenir un type célèbre. On reprocha entre autres à Stirner — les social-communistes — d'avoir emmené sa femme au groupe des « Frei » pour la prostituer. On reprocha à Bakounine — ce furent Marx et les siens — ou de travailler pour le compte de la police ou d'estamper des amis... Me voilà à peu près sur le même pied.

Ceci dit, j'espère que le Blond, auteur de l'article la « Sélection continue », ne se dissimulera pas derrière le vieillard qui a pris la responsabilité de sa saleté. Je désire le connaître, et discuter avec lui, sachant qui il est réellement.

* * *

Je reviens maintenant à cet article où j'avais écrit :

« Je n'impose à personne de me suivre. Mais je n'accepte d'être jugé par personne. Je livre à autrui, celles de mes expériences qu'il me plaît d'exposer et conserve pour moi les autres. Contre celui qui veut connaître de moi plus que je ne veux livrer, je me situe en état de légitime défense.

Sans doute je réagis. Non pas seulement contre mes habitudes et mes penchants, que je soumets au contrôle de ma raison ou de mes sentiments. Je suis un passionné, moi : je suis un être de chair et d'os ; je vibre. Mais j'avoue que j'ai à réagir contre tout le surajouté des conventions et le superficiel du moral, ces produits de l'atavisme et de l'éducation qui me font encore demander si tel ou tel geste est bien ou mal alors qu'une seule chose importe, *m'importe*, *nous* importe, mes camarades c'est de connaître « par rapport à nous », selon nos connaissances ou nos expériences, si le geste "équivoque" ou "douteux" nous sera utile, agréable, plaisant ou non. »

N'importe qui de bonne foi, reconnaîtra que les mots "geste équivoque" et "douteux" se rapportent aux produits de l'atavisme et de l'éducation « surajouté des conventions et superficiel du moral » contre lesquels j'ai à réagir. Il est clair que, dans ces cas, je romprai avec la morale atavique ou de convention pour m'en tenir à la morale individuelle. Il faut être de mauvaise foi comme on l'est rue Broca, pour voir là une provocation à quoi ?... Et je complète ma pensée en ajoutant immédiatement après :

« Et si en l'accomplissant nous ne prendrons pas, à l'égard d'autrui, un rôle de dominateurs ou d'exploiteurs. »

Mais M. Jean Grave ou son collaborateur n'en ont cure ; pas plus d'ailleurs que de la phrase qui se trouve quelques lignes plus bas :

« Je suis anarchiste parce que dévoré par la haine de l'autorité, par le dégoût de l'exploitation, par l'aspiration de vivre une vie toute de liberté. »

Il paraît que tout cela veut dire "provocation à la délation et à la trahison"... Je vous assure que j'attends impatiemment la visite du Blond dont s'agit pour lui offrir une paire de lunettes. Mais se montrera-t-il ?

E. ARMAND

l'anarchie N°372 – Jeudi 30 Mai 1912

Un cas de démence sénile : M. Jean Grave

Nous avons jadis conseillé à M. Jean Grave de se livrer à un traitement hydrothérapique approprié s'il voulait éviter une catastrophe mentale.

Mal en a pris à ce malheureux de n'avoir pas suivi nos conseils. Un livre portant son nom — *Le Mouvement libertaire sous la III^e République* — vient d'enrichir la littérature démentielle. C'est dommage : ce kropotkinien aurait pu finir mieux.

On se demande même quelles influences ont pu empêcher ce débris d'humanité d'occuper la place qui l'attend dans une maison de santé, pavillon des gâteaux ?

M. Grave, dans son accès de délire scribouillard, travestit force faits, bave sur mainte personnalité. Tenons-nous-en, dans sa « production », à ce qui concerne E. Armand, au temps, où, sur la demande qui lui en avait été faite, il avait assumé la responsabilité de l'*anarchie*.

M. Grave accuse naturellement E. Armand d'être un mouchard... à demi brûlé¹. [Notes en pages 16 et suiv. — *NdlTscr.*]. Inutile de s'attendre à ce que l'ancien tenancier de la « boîte aux ordures » des *Temps Nouveaux* apporte l'ombre d'une preuve, d'une précision. Est-ce qu'un mythomane a besoin de preuves, de précisions ? Par exemple !

E. Armand, tolstoïen, passe à l'*anarchie*... en emportant — bien sûr — la caisse de « son » groupe. Mais, quel groupe ? Voilà ce que le pauvre fou oublie de préciser.

E. Armand a écrit dans l'*anarchie* que « si c'est votre intérêt d'être policier, vous avez parfaitement le droit d'être mouchard ». Le sinistre insensé se garde bien de préciser dans *quel* numéro de l'*anarchie*, sous une signature quelconque, cette énormité a paru. Nous demandons qu'on nous la montre.

E. Armand s'est rendu dans l'officine de la rue Broca, accompagné d'une quinzaine de « types », parmi lesquels Kibaltchiche (Victor Serge) et « la fameuse Rirette ».

Examinons de près ces « précisions ».

Dans le n^o 372 de l'*anarchie* (30 mai 1912), on lit bien qu'E. Armand (accompagné de trois ou quatre copains) s'est rendu dans le cabanon précité et qu'il y a rencontré un vieillard qui lui a déclaré ne lire ni l'*anarchie* ni ce que notre ami y écrivait. Ce vieillard n'était

autre que M. Grave. E. Armand lui ayant demandé s'il pouvait lui fournir une preuve quelconque : 1° qu'il eût une seule accointance suspecte ? — 2° qu'il fût l'inspirateur occulte ou avoué d'une quelconque dénonciation ou délation ? — 3° que pendant les deux ou trois jours qu'il passait hebdomadairement à Paris, l'*anarchie* fut « un traquenard » ? — le susdit vieillard répondit non, ce qui mit fin à l'entretien (?) Mais ni Kibaltchiche (Victor Serge) ni Rirette Maîtrejean n'accompagnaient E. Armand, par la bonne raison que cette dernière avait été arrêtée fin mars (l'*anarchie*, n° du 28 mars 1912) et que Kibaltchiche se trouvait déjà à La Santé depuis le début de février (l'*anarchie*, n° du 8 février 1912).

On voit comment Kibaltchiche pouvait « gueuler » le plus fort, comme le griffonne le pauvre aliéné.

Quant à revenir rue Broca, il n'y a qu'à lire l'*anarchie* du 6 juin 1912 pour se rendre compte de ce qu'en pensait E. Armand.

E. Armand ne fut « jamais très inquiété » insinue le lamentable maniaque. De 1908 à 1923, soit quinze ans, notre ami fut sept ans et demi durant l'hôte des prisons républicaines (dont quatre ans et demi au cours de la boucherie mondiale).² Ah Grave si vous aviez renoncé à votre « sport favori », vous n'en seriez pas là !

Ces imprécisions, ces marques d'inconscience, ces mensonges, ces truquages (et l'élucubration graveleuse — 300 pages s. v. p. — en fourmille) fournissent un diagnostic suffisant — et quel aliéniste le nierait ? — pour considérer M. Grave comme hors de sens.

Ces 300 pages se terminent par deux lettres de P. Kropotkine. De l'une (datée du 2 septembre 1914), se détachent quelques passages, que je dédie humblement aux objecteurs de conscience de toute provenance : « Vite, vite, devisez et fondez des canons de 50 centim. et mettez-les en les traînant tous — vieux, femmes et enfants — pour les placer en position sur les hauteurs du sud pour attaquer les Huns par derrière... Armez-vous. Faites un effort surhumain — c'est comme cela seulement que la France reconquerra le droit et la force d'inspirer de sa civilisation, de ses idées de liberté, de communisme, de fraternité [entre] les peuples de l'Europe... Ne laissez pas ces atroces conquérants de nouveau écraser la civilisation latine... Ici, avec les amis anglais, nous faisons tout pour qu'on presse l'envoi des renforts... il faudra se défendre *comme des bêtes FÉROCES...* »

Il n'y a pas à dire, on se croirait, à lire ce livre, dans une maison de fous.

Inutile d'écrire que l'appel kropotkinien aux vieux, laissa M. Grave insensible, malgré qu'il eut à peine 62 ans. Les irresponsables ont des moments de parfaite lucidité, c'est pourquoi celui-ci préféra s'abriter de l'autre côté du détroit³.

On s'étonne qu'un éditeur se soit trouvé pour lancer dans le public un tel ramassis de loufoqueries et de ragots d'échoppe, puant la monomanie et l'insanité. Cet étonnement cessera quand on apprendra que l'éditeur en question publie des collections comme « L'Adolescence catholique », « Les Beaux Livres du Foyer », « Les Belles Histoires de nos pères », et autres de la même farine. M. Grave faisant le jeu des bourgeois bien pensants, fournissant des armes aux ennemis fonciers de l'idée anarchiste, quel crépuscule pour certain communisme anarchiste !

La Revista Blanca et la *Protesta* n'ouvrent-elles pas leurs colonnes à cet atrabilaire inconscient ? C'est un comble !

Mieux que des considérations plus amples, portant davantage, est la reproduction, ci-après, d'un article publié par l'*anarchie*, le 9 mai 1912, à l'époque de l'activité de « la bande tragique » : *La camaraderie anarchiste*, c'est l'un de ces articles qui avaient le don de provoquer chez plusieurs « honnêtes » anarchistes de véritables crises hallucinatoires⁴.

l'en dehors n°179S – fin Mars 1930

Hors Série – Supplément au N° 179

1 Le pauvre irresponsable voit partout des mouchards. Le sont L... (Lorulot) ; Mauricius ; Roussel du *Réveil de l'Esclave* (série d'avant-guerre) ; Beylie, du « Comité de Défense sociale ». N'échappe pas à son sénile venin Sébastien Faure lui-même : entre autres, il se trouve mêlé, dans une bagarre (dans une rue ou devant une église Saint-Joseph) qui « parut » au détraqué bien proche parente du « Fort Chabrol » (aventure antisémite montée par la police !)

A un autre point de vue, Zo d'Axa est un épateur ; Pierre Martin (dont Eli-sée Reclus disait qu'il était l'humain le plus parfait qu'il ait connu) un pédant insupportable — naturellement (P. Martin se trouvait alors à la rédaction du *Libertaire*), son entourage n'offrait qu'une confiance limitée, etc., etc. Il n'y a qu'un anarchiste de parfait, de vertueux, d'honnête, d'irréprochable, c'est Jean Grave. Comme modèle de mégalomanie, c'est inégalable.

2 E. Armand, traduit en conseil de guerre, avait été condamné, à Grenoble, sous le prétexte mensonger — le fait eût-il été exact qu'il l'eut carrément revendiqué — d'avoir facilité la désertion d'un certain B... Cette affaire suscita un mouvement d'ardente sympathie en faveur de notre ami. Han Ryner, dans le *Journal du Peuple*, Séverine, dans l'*Internationale* ; Gérard de Lacaze-Duthiers ; La « Ligue des Droits de l'Homme » ; *Le Libertaire* ; Albin, des *Vagabonds* ; Henry Torrès ; Emile-Pignot, le poète Roinard, le dramaturge Banville d'Hostel et la « Fédération internationale des arts, lettres et sciences » ; le *Sphinx*, de Brest et maints autres menèrent une vigoureuse campagne. Il se forma un *Comité des Amis d'Armand*, avec L. Mével comme animateur. Aux éditions des « Humbles. » dirigées par M. Wullens, A. Lorulot publia une plaquette intitulée « E. Armand, son évolution, sa philosophie, son œuvre. ».

Or, E. Armand en prison, ses diffamateurs ne désarmèrent pas.

Dans un n° de *par delà mêlée*, le regretté Pierre Chardon avait pris à partie un médocastre lausannois du nom de Wintsch, autrefois révolutionnaire à tous crins et prêcheur de la « grève des soldats » (*sic*), qui dirigeait un journal, *La Libre Fédération*, organe des anarchistes ententophiles. Il avait cité trois faits démontrant péremptoirement que ledit Wintsch dans son zèle à servir la cause alliée avait rempli le rôle de mouchard amateur.

Le susdit Wintsch ne trouva pas mieux que de rendre E. Armand — alors emprisonné — responsable de cette attaque et de l'injurier grossièrement (*Libre Fédération*, n° du 15 février 1918). Comme échantillon de « morale

kropotkinienne » c'était réussi. On trouvera dans *La Mêlée*, n° 5, 15 mai 1918, les réflexions que cette attitude suscita chez Pierre Chardon.

« Je ne défendrai pas mon ami E. Armand — écrivait-il — ses ennemis les plus acharnés ne peuvent nier son absolu désintéressement, son horreur du mercantilisme en propagande.

« On peut contester, critiquer, attaquer telle ou telle forme de son activité, mais ce que ne peuvent nier ceux qui le connaissent réellement, c'est qu'E. Armand a édité des revues et des journaux... *sans en retirer un sou* et sans jamais se prostituer à son milieu intellectuel. Je mets au défi qui que ce soit d'apporter les preuves du contraire » et il ajoutait : « Ils sont toute une bande de Wintsch et consorts, de ralliés, de renégats, les uns sincères, les autres émergeant aux consulats alliés, qui ont continuellement bavé sur la presse d'opposition française. Si la répression est devenue ce qu'elle est, si certaines brochures plus ou moins clandestines ont été saisies ou poursuivies, si la frontière s'est de plus en plus fermée aux publications venant du dehors, c'est parce que ces mouchards bénévoles, ces mouchards amateurs ont continuellement attiré l'attention des gouvernants sur la propagande pacifiste. »

Ainsi se vérifie l'adage : « On n'est jamais sali que par la boue ».

3 Autre éclair de lucidité. M. Jean Grave explique que le prix de l'exemplaire des *Temps Nouveaux* ayant été porté à 15 centimes, la vente de ce journal baissa, à Paris, de 1.200 à moins de 300 exemplaires ; en province de 1.200 par mois. Et l'inconscient d'ajouter naïvement : « Il faudra dire que, à ce moment deux forts courants qui devaient miner (*sic*) le mouvement anarchiste commençaient à se développer. C'étaient l'individualisme et le néo-malthusianisme. » La phobie de Grave contre l'individualisme est, au fond, pure question de boutique : il ne peut pardonner à l'individualisme anarchiste de l'avoir dépontifié !

4 Avec son entêtement d'irresponsable, M. Jean Grave charge à fond contre ceux qui veulent ou ont voulu « vivre leur vie ». Mais a-t-il fait autre chose, lui, que « vivre sa vie ? ». Il n'est pas resté un crépin, il s'est mis à employer tout son temps à « faire de la propagande », c'est-à-dire « un travail qui lui plaisait ». Il n'en vivait pas, clame-t-il ; les bénéfiques de ses livres servaient à couvrir le déficit des publications qu'il éditait. Croyons-le. C'est à notre tour de lui poser la question qu'il adressa tant de fois à ceux qu'il suspectait : « *de quoi vivait-il donc ?* ». — Nous savons qu'il ne s'est pas marié à une femme appartenant à son milieu, à une piqueuse de botines, par exemple. Mme Grave était une personne appartenant à la

bourgeoisie, distinguée, artiste. Si M. Grave réussit à échapper à l'asile d'aliénés, il achèvera ses jours dans une villa, de la banlieue sud de Paris. *Il s'est débrouillé* — et il a eu raison. — comme le plus vulgaire de ces individualistes qu'il poursuit de sa mauvaise foi.